

LE RETOUR

Abdallah, reviens !

Le jour où le petit gros, le hideux petit gros qui vint à dos de mule, me battit comme plâtre - au point de me faire enfler le corps, je hurlai sans voix : «Abdallah, reviens ! Cache-moi, où que tu sois. Où que tu sois, cache-moi.

Dis à ton Seigneur, quel que soit le ciel sous lequel il t'abrite, qu'il cesse de m'épier. Dis lui de ne point me châtier.

Dis à ton Seigneur, dans les cieux sanctifié, qu'il emporte le hideux petit gros quelque part sous son trône. Qu'il le jette dans un coin du paradis, dans un souterrain de l'enfer, ou qu'il l'oublie quelque part dans un statut intermédiaire...

Dis-lui que mon dos ne supportera pas d'être battu un soir de plus, ni les assauts de sa lubricité le soir d'après.

Dis-lui que le hideux petit gros a ça dans le sang. Il aime «prendre place entre les mains et les cuisses des femmes» comme on dit euphémiquement dans les *hadiths*, dis-lui qu'il aime «donner une vigoureuse fessée»¹ et «ramener leurs genoux au niveau de leur gorge», comme on dit tout aussi précieusement. Que ton Seigneur lui réserve donc soixante-dix houris, qu'il prendra de force l'une après l'autre et qui redeviendront vierges aussitôt fait son affaire.

En ce qui te concerne, Abdallah, les anges n'ont pas fini de rire ! A en tomber à la renverse sur leurs jolies ailes.

Parce que tu es un taureau, qu'ils t'ont marié et t'ont forcé à divorcer.

N'accepte plus jamais de jouer le rôle du taureau, Abdallah, même si le soleil devait se lever au couchant. Même si les montagnes devaient s'étaler sous tes pas. Même si on te promettait les trésors de la Perse et les coffres de Rome.

Ne te conduis plus en taureau, pas un instant de plus. Même si Dieu venait face à face te parler dans la vallée sacrée, même s'Il te discernait toutes Ses médailles, toutes Ses décorations...

Dépêche-toi, résume-lui l'affaire en deux mots, comme le font les sages taureaux depuis l'époque des Prophètes et des Justes.

Rappelle-lui qu'écouter les taureaux n'a jamais affecté Sa vie éternelle.

Dis-lui qu'on te l'avait destinée comme ta couche, cette femme, mais qu'elle portait la maladie entre ses flancs. Ils voulaient que tu sois sa protection, et tu fus sa tombe.

Dis-lui que tu as passé ta vie à te prosterner devant Sa grandeur, et à monter une génisse aimante.

Expose-lui l'ultime jouissance de Sa présence, et les extases terrestres entre ses cuisses ouvertes, et dis-lui que tu n'y as gagné qu'en folie et confusion.

Mais je sais que tu es lâche. Tu tourneras le dos à ton Seigneur, tu prendras tes jambes à ton cou et tu laisseras choir sur moi ton corps massif.

Ta sœur, la planche, parée de noir de la tête aux pieds, prononce des formules religieuses tout en me traînant sur le ventre dans la Vallée des adultères et me jette dans un coin sombre et isolé. Le feu a tout creusé, devant et derrière moi.

Le petit gros à la mule ahane dans l'obscurité. Je suis son bout de viande, pendue par les pieds, ne sentant plus rien. Sa barbe drue m'entre dans le nez, dans la bouche.

1. لسان العرب: العَفْسُ الضرب على العَجْزِ وَعَفَسَ الرَّجُلُ الْمَرْأَةَ بِرِجْلِهِ يَعْفِسُهَا ضَرْبَهَا عَلَى عَجِيزَتِهَا .

Le seigneur des chaînes et des fers règne sur l'enfer depuis son trône doré, il tend son bras menaçant et me plonge la tête dans un fleuve de feu. A chaque fois que j'essaye de remonter, il m'enfoncé à nouveau. Mon cerveau bout dans la fournaise, et je crie.

Omar, debout devant la porte du paradis, est interrogé par Ridwan le gardien des cieux :

- As-tu un passeport ?

Il répond que non, et demande une feuille de cyprès, de saule ou de vigne. Le gardien lui répond : Je ne peux rien sortir du paradis sans la permission expresse du Très-Haut, qu'Il soit sanctifié et exalté !

Omar pleure et regarde ma mère, l'air de dire «le dernier point du paradis est proche du débouché de l'enfer».

Elle porte sur la tête une couronne d'épis séchés, elle se tient «à la porte d'un palais de perles précieuses»*, elle qui «a échappé au malheur et aux tourments»*. Il lui demande en criant :

- Mère ! A quel titre Dieu t'a-t-il pardonné et t'a-t-il donné l'apparence d'une jeune fille pareille «à une fleur enchantée»* ?

Elle tend le cou, regarde vers la fournaise, et me découvre semblable à un palmier à la cime enflammée. Comme à son habitude, elle n'y prête aucune attention et tourne le dos, dans sa sottise, puis se laisse choir de tout son long sur dix eunuques incapables de la satisfaire.

Gémissements, bruits et baisers qui claquent.

Dieu découvre sa jambe, ses anneaux de cheville tintinnabulent mais personne n'y prête attention.

Le nez de Falwa est dans le cul d'Ali, et la langue râpeuse de d'Abdallah s'aventure entre les cuisses de Fatima.

Je me réveille en sursaut au son de la télévision qui émane tranquillement de la chambre d'Omar, nageant dans ma sueur.

Abdallah !

Es-tu un bourreau ou comme moi une victime ?

T'aimais-je ? Te haïssais-je ? Te craignais-je ? Avais-je pitié de toi ? Ou me dégoûtait-tu ?

Étais-tu malade, ne serait-ce qu'à moitié ? Es-tu né ainsi ou t'ont-ils abîmé ? Étais-tu obsédé par la femme ou par la servante ? Par l'épouse ou ses secrets nocturnes ?

Et moi, où suis-je ?

Où est la petite Sarah, mille fois écrasée entre leurs bénédictions, leurs malédictions, leurs piété, leur débauche, leurs vaines passions, leurs maladies et leurs mensonges ?

J'ai parcouru un long chemin.

Était-ce mon choix ? Non.

Étais-je contrainte ? Non plus.

Tout ce que je sais, c'est que je l'ai parcouru. Et sans m'arrêter un seul instant, pour ne pas me sentir vieillir. Ou pour ne pas faire pleurer mon corps, que j'ai présenté soir après soir en offrande à leurs lubricité licite. Pour ne pas ressentir leur schizophrénie qui *moi* m'a fendue en deux, ni leur charlatanerie qu'ils se sont entraînés, hommes et femmes, à me faire avaler, à instiller dans les dédales de mon cerveau, jour après jour.

Pour que je ne me retourne pas, et que je n'aperçoive pas la jolie fille que j'avais été.

Warda 'Abd al-Malik, *Le retour* (Arabie Saoudite, 2006)

*: les astérisques correspondent à des passages de l'*Épître du pardon* d'Abū 'Alā' al-Ma'arrī (note de l'auteur).